

# PIERRE LOTI ET JEAN AICARD, DEUX AMIS

Yves NICOLAS

Communication présentée au colloque *Jean Aicard en son jardin* à La Garde, Var, le 5 juin 2010

Entre Jean Aicard et Pierre Loti, pourtant tous deux écrivains, l'amitié fut d'abord affection extraordinaire, une vraie amitié d'homme avant de devenir en plus une amitié littéraire. Elle dura plus de quarante ans. À peu près du même âge, ils ont tous deux vécu soixante-treize ans : né en 1848 Jean Aicard est mort en 1921, Julien Viaud naquit en 1850 et mourut en 1923 ; il fut baptisé Loti à Tahiti « le 25 janvier 1872, à l'âge de vingt-deux ans et onze jours [par] Ariitèa, princesse du sang, Faïmana et Tèria, suivantes de la reine, [...]. Après avoir inutilement essayé de prononcer [son] nom barbare dont les sons durs révoltaient leurs gosiers maoris, elle décidèrent de [le] désigner par [...] Loti qui [est un] nom de fleur », une sorte de laurier-rose.

## *Une improbable rencontre*

Improbable rencontre que celle de ces deux jeunes hommes, en 1879, dans les salons de madame Juliette Adam, républicaine, fondatrice de la *Nouvelle Revue*, qui sera la marraine littéraire de ces deux poètes, de ses deux « fils » comme elle les appelle. Reprise par la plupart des biographes, la date de 1879 est contestée par certains en raison d'un article de Jean Aicard sur Loti dans *Le Gaulois*<sup>1</sup>. Il y écrit en 1909 : « Il y a quelque vingt-cinq ans, je me trouvais, à Toulon, chez un de mes amis marins [...]. Quelqu'un frappa à la porte... « Entrez !... Tiens, c'est vous, Viaud ? Bonjour Viaud ! ». Une fois Viaud parti, on demande à Aicard son avis sur Loti, sur sa personne.

— Moi ? ce que j'en dis ? Je ne l'ai jamais vu.

Il ignorait que Viaud était Loti, il ne l'avait donc pas encore rencontré. Mais plus loin, dans le même article, on lit : « Quand, il y a vingt ans, Julien Viaud se maria, à Bordeaux, je me rendis auprès de lui. » Or le mariage eut lieu en octobre 1886, non point vingt mais vingt-trois ans avant l'article. Si Jean Aicard se trompe de trois ans sur une période de vingt ans, les « quelque vingt-cinq ans » peuvent fort bien en faire trente et l'entrevue de Toulon se situer en 1878 ou 1879, avant la rencontre chez Juliette Adam.

Les *Lettres de Pierre Loti à Juliette Adam (1880-1922)*<sup>2</sup>, comportent un *Avant-propos écrit le jour où j'ai appris la mort de mon fils Loti*. La première des ces lettres est bien datée de 1880 mais une note de l'auteur précise : « Les premières lettres de Loti ont disparu. [...]. J'ai vu Loti pour la première fois, c'était au Golfe Juan. Je venais de recevoir, pour la *Nouvelle Revue*, son premier roman, *Le Mariage de Loti* ». Publié dans la revue en quatre livraisons (1<sup>er</sup> et 15 janvier, 1<sup>er</sup> et 15 février 1880) le roman a bien été remis à Juliette Adam en 1879, date qui nous semble la plus vraisemblable pour la première rencontre de nos deux amis.

## *L'amitié de deux êtres dissemblables*

Cette rencontre fut celle de deux êtres fort dissemblables. Pierre Loti, protestant, a grandi choyé par sa famille ; il adore sa mère qui le lui rend bien. Jean Aicard, dont le père fréquente les milieux socialistes idéalistes, n'a guère connu les joies familiales. Tous deux sont nés au bord de la mer, Loti à Rochefort, sur l'océan, Jean Aicard à Toulon, au soleil de la Méditerranée. Officier de marine, Loti est un nordique timide, riant peu, un tourmenté perpétuel, hanté par l'idée de la mort, une âme sensible qui a besoin d'amour, besoin d'une âme forte qui le comprenne. Jean Aicard est un Provençal exubérant, simple, tout en lui est force, équilibre.

*Le Figaro* du lundi 10 juillet 1893 nous donne de lui une image lumineuse : « Un visage osseux, basané, couturé, éclairé par des yeux brûlants, ombragé par de longs cheveux noirs, une barbe noire que tiraille et froisse perpétuellement une main nerveuse. La bouche est bonne, mère d'un rire malicieux et sonore. » Habile à déceler la bonté latente gisant dans tout cœur humain,

<sup>1</sup> Jean Aicard, *Le Gaulois*, n° 11753 du samedi 18 décembre 1909, page 3, colonne 1-2

<sup>2</sup> Juliette Adam, *Lettres de Pierre Loti à Juliette Adam (1880-1922)* Paris, Plon 1924

prompt à l'enthousiasme, Jean Aicard avait le sourire irradiant. C'est de cette lumière de l'esprit transposée dans cette lumière du visage que s'éprit sans doute Pierre Loti.

Homme d'élite aux multiples visages, officier de marine, écrivain fécond et adulé, dessinateur exceptionnel, excellent musicien, polyglotte, académicien mais aussi acrobate de cirque, Pierre Loti savait parler aux reines et aux forbans aussi bien qu'aux matelots ; il fascinait dès l'abord par un regard pénétrant mais n'aimait pas son corps. Obsédé par l'anéantissement final, il avait le souci de vérifier toujours dans quelle mesure, sa séduction, son influence, agissaient sur son entourage, il se servait en quelque sorte du regard des autres comme d'un miroir dans lequel il avait tout le temps besoin de se contempler pour se rassurer. Des amis, des amies, il en eut des centaines, dans tous les milieux, de la marine, de la politique, de l'aristocratie, de la littérature, du théâtre et d'ailleurs. Même les académiciens tenaient à apparaître au nombre de ses amis. Leurs noms remplissent des chapitres entiers dans ses meilleures biographies<sup>3</sup>, mais nulle part nous n'y avons trouvé le nom de Jean Aicard.

Cette amitié ne fut point, comme tant d'autres, célèbre ou tapageuse, mais une amitié discrète, Pierre Loti prenant à l'égard de son ami, l'attitude d'un jeune frère aimant à s'abandonner, à se plaindre quêtant réconfort ou consolation.

Mon frère Jean, je viens seulement vous dire que je vous aime de tout mon cœur, que je suis bien heureux d'appuyer sur votre épaule ma tête lasse.

Votre

Pierre

Toi bien gentil demandier si moi content ; moi pensier qu'oui, mais pas trop sabier, parce que moi gagné maboul ; moi beaucoup ami avec toi.

Pourquoi pas toi allier Venise ? Ça beaucoup joli et ça pas cher. Pour 200 F toi voier la farce de ça.

P. Loti Golfe Juan 1891

N'importe quand toi venir, moi toujours content.

Amitiés beaucoup.

Julien Hendaye 25 juillet 1892

Dans un article de la *Revue bleue*, Mme Paulin Bertrand, en littérature Léon de Saint-Valéry, a noté ce qui, selon elle, avait provoqué cette mutuelle affection : « L'esprit inquiet de Pierre Loti, son nihilisme philosophique qui, exprimé ou latent, projette une ombre désespérée sur les pages les plus éblouissantes de son œuvre, trouvaient dans l'âme claire de Jean Aicard, dans sa lucide philosophie d'idéaliste traditionnel, l'un le refuge apaisant, l'autre la contradiction salutaire. Et puis, ce qui subsista toujours, en cet inexplicable et prodigieux Loti, du petit enfant frissonnant, se blottissait avec délices dans la bonté de Jean Aicard, dans ses pitiés divinatrices, compréhensives et sans ironie. ». On en trouve l'illustration dans ce fragment de lettre où Pierre écrit à Jean, le 26 mars 1892 :

Vous êtes toujours mon recours, et une dépêche ou une lettre de vous me bercent.

À quelques jours de sa réception sous la Coupole, Loti, en butte à de violentes accusations, s'en était plaint à Jean qui lui avait écrit :

Mon doux et triste frère, mon ami, ne vous tourmentez pas. C'est pénible ce spectacle de méchanceté noire, cachée et présente. Nous la connaissons tous, cette horreur. [...] Nous vous ferons une si douce atmosphère d'amitié ici, dans quelques jours, et après, dans la vie, dans l'avenir, que vous en oublierez l'infamie qui s'attache à la belle gloire. [...] Voyez-vous, petit, nous avons besoin des autres un jour, à grand cœur ouvert, comme les célèbres moines dans les Champs Élyséens, et peut-être verrez-vous des lueurs de joie au fond de ces nimbes crépusculaires qui nous entourent. En attendant et tout de suite, appuyez un instant votre pauvre tête lasse sur l'épaule de l'Amitié. Elle est la grande désintéressée et, depuis le Dante et Virgile, j'ai compris qu'elle seule rendait possible les descentes aux enfers de la pensée. Prenez ma main et serrez fort.

Pareillement, aux heures sombres qui ravagèrent le cœur de Jean Aicard avant son élection à l'Académie française, la compréhensive pitié de son ami fut de grand secours. Les pages dramatiques que s'écrivirent alors ces deux amis appartiennent à l'histoire du cœur, non à la littérature. Je citerai seulement cette lettre de Jean :

Tu avais très bien dit, frère Pierre, et je n'avais pas besoin d'autre chose que du sentiment de ta présence morale à mes côtés. Ton premier mot m'avait été très doux, très consolant, et le second, aujourd'hui, me rend très

<sup>3</sup> Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti Le pèlerin de la planète*, Aubéron, Paris 2005

Lesley Blanch, *Pierre Loti*, traduit de l'anglais, Seghers 1986 Paris – Le Rocher 2007 Paris

Yves La Prairie, *Le vrai visage de Pierre Loti*, L'Ancre de marine, Saint-Malo 1995

heureux. Il arrive bien car je suis en pleine crise. [...] Tu vois, tu n'as rien à me dire, mais que tu m'aies serré la main en ce moment, cela m'a fait du bien.

Courage aussi, toi. Je te serre dans mes bras.

Jean

### *Une amitié qui devint aussi littéraire*

Ce serait parce que Loti donnait dans l'exotisme que Jean Aicard n'emprunta jamais ce cadre pour ses récits, et son ami parla peu de la Provence.

Bien souvent Loti sollicita l'avis de Jean Aicard sur certaines de ses œuvres. Dans un document non daté, il s'exprime dans le style, sans doute peu académique mais bien intime que nous avons déjà rencontré

C'est encore moi, mon frère Jean, qui viens vous embêter. Rassurez-vous, de longtemps ça n'arrivera plus. Comme vous êtes mon conseil, je voudrais que vous lussiez cette préface d'Aziyadé. Et quand vous l'aurez lussée, si vous n'y trouvez pas d'énormité dangereuse, que vous l'envoyassiez à Calmann-Lévy.

Pas encore vu la queue bleue de votre Ibis, que vous deviez si bien m'envoyasser. Et puis, quand venez-vous ? Vous savez que c'est bientôt que je vous veux.

Je vous prie de présenter mes affectueux respects à madame votre sœur, et je vous embrasse.

Loti

Par trois lettres de 1891 et début 1892 Loti fait confiance à Jean pour obtenir un avis éclairé sur *Fantôme d'Orient* et *Le Livre de la pitié et de la mort* :

Mon cher Jean,

Pardonne-moi de venir t'embêter de mes petites affaires personnelles. Mais tu es le seul en qui j'aie confiance entière pour les conseils. Tu voudras bien encore être assez bon pour m'en donner, dis ? Voici le commencement du *Livre de la mort*. À la page 24, tout le passage marqué au crayon, qui a paru aussi dans une revue, faut-il le maintenir ou le modifier ? Et la dédicace, et l'avertissement, peuvent-ils aller, trouves-tu ? Pourquoi ne m'as-tu pas écrit un mot en me disant où tu en es ? Je te l'avais bien demandé pourtant.

Je t'embrasse,

Julien

Mon cher Jean,

Encore merci pour vos conseils sur cette troisième partie du *Fantôme*. Presque toutes les choses que vous avez relevées étaient des fautes d'impression, à part « ces choses d'amour » qui, en effet, à présent que j'y réfléchis, étaient bien malencontreuses. Trop tard, malheureusement, pour les supprimer dans la Revue. Mais pourquoi ne pas les supprimer dans le volume qui est vingt fois plus lu, qui est le seul allant aux journaux et tombant sous les yeux des ennemis ? Bojidar, qui est avec moi, me conseille de mettre dans le livre, au lieu de « Je me jetais à corps perdu dans les choses d'amour », ceci : « Je me jetais à corps perdu dans l'amour ». Je voudrais un petit mot de vous là-dessus ; je sais que vous m'aimez assez pour permettre que je vous ennuie de ces petites choses.

Pourquoi ne m'envoyez-vous pas vos épreuves ?

Vous avez de bonnes amitiés du prince, et moi je vous embrasse.

Loti

Cher ami,

Merci de la peine que vous avez prise pour ces corrections. Je les ai reçues huit jours trop tard ; je les réserve pour le volume ; dans la revue il faudra que cela paraisse ainsi.

Maintenant j'ai un vrai service à vous demander. Maman est très malade et je suis dans une angoisse de toute heure, attendant les dépêches qui m'apportent ses nouvelles. Si elle est plus mal et que je n'aie la tête à rien, je télégraphierai à Mme Adam de vous envoyer à vous, à La Garde, les épreuves de la troisième partie que vous ne connaissez pas ; je vous demanderai de les corriger comme si c'était pour vous et de les lui renvoyer par le courrier suivant. Vous pourriez changer tout ce que vous voudriez, non seulement au point de vue littéraire dont je me moque, mais au point de vue de vous-même. Vous seul pouvez faire cela. Pardonnez-moi de vous le demander.

Je ne sais plus bien où j'en suis, tant l'angoisse me serre. Je vous embrasse.

Loti

P.S.- La dernière phrase que vous avez lue est celle-ci « Elle est morte, n'est-ce pas ? ». Et ce que je vous enverrai peut-être est la suite de cela.

Pour son discours de réception à l'Académie française, le 7 avril 1892, l'éloge de son prédécesseur Octave Feuillet, Pierre Loti soumit plusieurs fois son texte à l'avis de Jean Aicard qui sut lui donner un avis littéraire très pertinent. Ci-dessous extrait d'une lettre de mars 1892.

Ami,

[...] Voici une indication : Je débiterais, moi, par ce passage magistral :

*Messieurs,*

*J'étais loin de la France, naviguant sur l'un des cuirassés de l'escadre...*

Voilà ton discours, frère Loti, Nom de Dieu. J'enrage. Alors toutes les têtes se redressent, on vous retrouve, on est conquis. Vous pourrez nous embêter ensuite avec votre biographie de Vapereau. Nous attendrons Loti parce que nous l'aurons déjà entendu. Nous saurons qu'il est là. Quel début. Quelle entrée. Vous seul

pouvez dire ça et vous le dites. Et ça va comme ça, admirable, durant plus de deux grandes pages jusqu'à... Qu'est-ce que je dis là ? Ça va comme ça pendant une, deux, trois, quatre pages, cinq pages, et vous entrez dans l'étude de Feuillet par une citation de lui où, par comble de chance, il y a la mer à l'horizon, vue du haut d'une falaise.

Bon. Maintenant, votre biographie de Feuillet. C'est là que vous pouvez tailler, la réduire à trois pages au lieu de vingt-trois. Quoi ? Des faits ? On en trouve partout ; l'éloge de Feuillet est dans votre critique et l'intérêt du discours en vous, non dans les petits événements de la vie. Vous le montrez allant de Saint-Lô à Paris, de Paris à Saint-Lô, mais vous ne parvenez pas à en faire un voyageur dont les aventures vous passionnent. [...]

Donc ce début, une biographie réduite à trois pages, avec trois traits différents bien distincts, larges, puis votre critique sur lui, les femmes, son idéal... Les citations qui égayeront votre public, « le pouf » par exemple, etc... Et, pour terminer ces aperçus sur les littérateurs de votre temps, les rhéteurs, les psychologues, les naturalistes sociaux (joyeux) et le cri vers l'idéal rassemble, à la fin, avec la même fin : « Honnêteté, j'espère et idéal ». Sans ça vous allez embêter votre public et on dira que vous êtes de l'Académie ? [...]

J'ai gardé une épreuve au lieu de vous l'envoyer afin de pouvoir travailler l'article. Dès que votre discours sera fixé, j'irai m'entendre avec Le Figaro. Quand je dis m'entendre avec le Figaro, vous pensez bien qu'il ne saura pas un mot du discours avant le 7 au soir.

Jean

« J'étais loin de la France, naviguant sur l'un des cuirassés de l'escadre... » fut retenu pour le début du discours. Mais la contribution de Jean Aicard ne s'est pas limitée à cette seule lettre, il y en eut d'autres et, Loti se trouvant à Hendaye, Aicard négocia le texte avec Alfred Mézières, chargé de la réponse. Encore un extrait de lettre de Jean à Pierre en mars 1982 :

Pierre,

Assez résolu contre changements Mézières. Il raisonne au rebours de moi. Il trouve la biographie de Feuillet plus personnelle, plus Loti que votre appréciation sur l'œuvre. Il dit que la phrase : « J'étais loin de la France, naviguant sur l'un des cuirassés etc... » ferait en effet un beau début, mais qu'elle passera plus inaperçue au commencement puisque l'attention du public n'est pas encore fixée.

Moi, je dis au contraire que l'attention est fraîche et tendue. Il dit que vers la fin cela donnerait un coup d'effet qui relève tout. Ça c'est possible. Enfin, j'ai cru pouvoir deviner derrière un désir de garder ce qui est, la biographie, peut-être sur désir de Mme Feuillet et de ses amis... je ne sais. En ce cas c'est grave.

J'ai conclu en disant que, la version actuelle étant imprimée, ne bougeait pas, et qu'on la retrouverait si vous renonciez à employer ce que vous préparez en ce moment. Bref, la transition est posée. Le discours nouvelle forme s'imposera s'il devient évident qu'il vaut mieux. Voilà où en est l'affaire. Il a été exquis comme toujours et m'a déclaré à plusieurs reprises qu'il ne voyait que votre succès, que la pensée seule de votre succès le guidait dans son jugement, et qu'il vous aime beaucoup, beaucoup.

Jean

Pierre Loti, tout au long d'une longue et difficile la campagne s'engagea vigoureusement pour l'entrée à l'Académie française de Jean Aicard. Il reçut son ami sous la Coupole le 23 décembre 1909. Après avoir, selon l'usage, accordé à la mémoire de François Coppée dont Jean allait occuper le siège, les hommages qui lui étaient dus, l'auteur de *Jérusalem* et de *La Galilée*, faisant allusion à la pièce des *Pèlerins*, de Jean Aicard, évoqua les pêcheurs du lac de Tibériade qui, le troisième jour après la mort de Jésus, voient surgir l'incertain fantôme de leur maître et le supplient de cheminer près d'eux jusqu'à l'étape du soir :

Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence...

Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons !

Pour exprimer l'incertain résultat de son angoissante recherche, à défaut d'une foi assurée, d'une fragile espérance, il avait cité la pensée rythmée de son ami.

### *Jean Aicard et Pierre Loti en leurs maisons*

Officier de marine, Pierre Loti fit plusieurs séjours à Toulon, séjournant en différents endroits, rue du Trésor, place Gambetta, rue de la République au Capharnaüm. Il y retrouvait Jean qui lui rendait visite. Lui, en retour, allait souvent à La Garde, aux *Lauriers-roses* où vivait son ami. Avant d'appartenir à Jean Aicard, la maison s'appelait *Les Lauriers*. Rien, à notre connaissance, ne prouve que l'amitié pour Loti ait été déterminante pour la transformation du nom, mais pourquoi ne pas le penser puisque Loti est bien le terme polynésien de cette sorte de laurier-rose qui valut à Julien Viaud son pseudonyme.

Dans l'article de la *Revue Bleue* déjà cité, Mme Paulin Bertrand nous dit que : « Loti aimait le paysage équilibré de la plaine de La Garde ; il appréciait la sérénité émanant de cette nature classiquement ordonnée. Dans le parc des Lauriers-roses Jean Aicard avait fait creuser une petite mare aux bords irréguliers. Quelques minuscules rochers s'escaladent parmi les joncs, des roseaux à longues feuilles striées de vert et de chrome éteint ; de fins bambous noirs cernent deux de ses côtés, et, entre eux, luisent, jaunes, bleues, vertes, d'énormes grenouilles de Massier<sup>4</sup>, étagées sur les pierres, ramassées, prêtes au bond avec de gros yeux en saillie, de larges gueules grimaçant un sourire de monstre bénins. L'un des bords est découvert, laisse apercevoir un groupe de cycas et de lauriers-roses, un long pin grêle et un pan distant de montagne généralement bleu ou violet. Loti appelait cet endroit « le petit Japon ». Après le déjeuner sur la terrasse, à l'ombre des grands pins parasols, il prenait le bras de Jean Aicard en disant : Allons maintenant fumer nos cigarettes chez Madame Chrysanthème. »

Pour Julien Viaud ce bassin de La Garde ne pouvait qu'en évoquer un autre, celui aménagé pour lui par son frère Gustave, alors âgé de vingt ans, dans le jardin de la maison de Rochefort l'année de ses sept ans. Il en parle avec émotion dans *Le Roman d'un enfant*<sup>5</sup>.

C'était au fond, dans un recoin charmant, sous un vieux prunier, un lac en miniature ; il l'avait fait creuser et cimenter comme une citerne ; ensuite, de la campagne, il avait fait apporter des pierres rongées et des plaques de mousse pour composer des rivages romantiques alentour, des rochers et des grottes. Et tout était achevé ce jour-là ; on y avait déjà mis les poissons rouges ; le jet d'eau jouait même, pour la première fois, en mon honneur... [...]. Je restai longtemps là, au bord de ce bassin, ne me lassant pas de regarder, d'admirer, de respirer l'air tiède de ce printemps, de me griser de cette lumière oubliée, de ce soleil retrouvé,— tandis que, au-dessus de ma tête, le vieil arbre, le vieux prunier, planté jadis par quelque ancêtre et déjà un peu à bout de sève, tendait sur le bleu du ciel le rideau ajouré de ses nouvelles feuilles,...]. C'est un tout petit coin de nature agreste qui est installé là et qu'on ne trouble jamais.

C'est aussi le coin du monde auquel je reste le plus fidèlement attaché, après en avoir aimé tant d'autres ; comme nulle part ailleurs, je m'y sens en paix, je m'y sens rafraîchi, retrempé de prime jeunesse et de vie neuve. C'est ma sainte Mecque, à moi, ce petit coin-là ; tellement que si on le dérangeait, il me semble que cela déséquilibrerait quelque chose dans ma vie, que je perdrais pied, que ce serait presque le commencement de la fin.

\* \* \*

Lui aussi ami intime de Jean Aicard, André Paulin Bertrand, sculpteur et peintre de grand talent, a fini sa vie aux *Lauriers roses*, soigné par son épouse à qui Jean légua cette maison. C'est à elle, « Léon de Saint-Valéry », que nous emprunterons notre conclusion.

« Un soir, le crépuscule déjà descendu et absorbant les trop précises particularités d'aspect, Jean Aicard et Pierre Loti montaient la vieille route qui longe, en corniche, le flanc sud du Thouars. Par une antique porte écroulée, entre quatre gros cyprès très vieux, ils pénétrèrent dans la propriété d'un ami<sup>6</sup> d'où Jean Aicard voulait montrer à Loti, simplifié, dépouillé, religieux de contours comme le fond d'un tableau des Primitifs, son cher village de La Garde. Ils gagnèrent un petit bois de très hauts oliviers que l'ami, littérateur et artiste lui aussi, laissait croître en toute liberté. Pierre Loti regarda longuement sans parler, puis tout bas, avec un singulier tremblement dans la voix : « Ici, vois-tu, à cette heure et en négligeant les petites choses, nous sommes au Gethsémani. Voici les oliviers ; à nos pieds, la Vallée — oui, Josaphat, et cette éminence, avec ses murs indistincts, ses profils irréguliers, c'est Jérusalem ». Puis quittant brusquement la vision concrète : « Tout de même, ajouta-t-il dans un murmure, comme Il est partout ! ». Et Jean Aicard avait gardé de l'heure, des paroles, du son qu'elles avaient eu, une émotion indicible, comme si, à ce seul moment de leur vie, il avait rencontré son ami à l'huis entr'ouvert du mystère. »

Yves NICOLAS

<sup>4</sup> Clément Massier : céramiste ami de Jean Aicard et de Paulin Bertrand

<sup>5</sup> Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*, édition originale, Calmann-Lévy, 1890, Paris, chapitre XIX

Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant* suivi de *Prime Jeunesse*, édition de Bruno Vercier, Gallimard Folio 1999, Paris

<sup>6</sup> Un ami : Edme Tassy